Livraison 6ème. 4e SÉRIE. Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonneme[illegible].50 par An, payable d'avance.
Le [illegible]éro, 25 Cents,
Chez Mme. Vve. [illegible]BILLARD, 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1890.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1890.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 Juin 1890.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures un quart M. le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la séance du 9 mai est lu et adopté sans observation.

L'ordre du jour appelle la lecture d'un manuscrit de M. Peytavin, sous ce titre: "Le théâtre à la Nouvelle-Orléans et à Richmond pendant la guerre."

Après la lecture de M. Peytavin, M. le secrétaire per-

pétuel donne connaissance de l'analyse qu'il a faite du Télémaque en vers latins de l'abbé Viel.

M. le Président lit une petite notice biographique sur Dominique Rouquette l'auteur des *Meschacébéennes* et des *Fleurs d'Amérique.*

Les membres présents sont invités par M. le Président à assister aux solennités scolaires qui auront lieu, la semaine prochaine, au *Grand Opera House.* M. le Président invite aussi ses collègues à se trouver à l'Université Tulane mardi à huit heures du soir : M. le Dr. Caldwell, professeur d'astronomie, se fera un plaisir de mettre le télescope de l'établissement à leur disposition, et de répondre aux questions qui pourraient lui être adressées.

M. Grima demande la parole. Avant de nous séparer, dit-il, pour prendre nos vacances, il me semble que nous devons nous entendre définitivement sur le programme du concours de cette année, afin qu'il soit publié le plus prochainement possible. Une des dispositions adoptées jusqu'ici est conçue dans les termes suivants : " Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours." Comme cette rédaction pourrait laisser quelque place au doute, je proposerais de lui substituer celle-ci : " Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours."

La proposition de M. Grima est adoptée à l'unanimité.

M. le Président remercie ses collègues de la part active qu'ils ont prise aux travaux de l'Athénée, et ajoute qu'il est convaincu qu'après s'être reposés pendant les vacances, ils se remettront à la besogne avec le même zèle qu'ils ont montré jusqu'ici.

La lecture d'une lettre que le secrétaire vient de recevoir, et dans laquelle le Général Beauregard exprime son regret de ne pouvoir assister à cette séance de clôture, termine la soirée.

M. le Président prononce l'ajournement jusqu'au quatrième vendredi de septembre.

Séance de rentrée.

VENDREDI 26 SEPTEMBRE 1890.

En l'absence de MM. Beauregard et Alcée Fortier, M. Edgar Grima, second vice-président, ouvre la séance à huit heures.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 13 juin 1890.

L'ordre du jour appelant la lecture des nouveaux manuscrits, M. le Secrétaire présente un travail adressé à l'Athénée et accompagné d'une lettre signée *Gabrielle David.* L'auteur dit que son travail est un premier essai, et, à ce titre, sollicite l'indulgence des membres de l'Athénée. Le manuscrit reçu est la traduction d'un des contes fantastiques de José Selgas, ayant pour titre " La mariposa blanca" " Le papillon blanc."

M. le Dr. Dell'Orto offre gracieusement à ses collègues une table des matières se rapportant aux comptes rendus des années 1885-86-87-88-89, qu'il a fait imprimer à ses frais.

M. le Dr. Devron met sous les yeux de l'Athénée une carte géographique remontant aux années 1717, 1718, et dressée par de L'Isle. Je fus d'abord fort étonné, dit-il, en examinant cette carte, de voir la Nouvelle-Orléans placée à la Passe Manchac. Je ne comprenais pas qu'un cartographe ordinairement bien renseigné et exact comme de L'Isle, eût pu commettre une pareil erreur. Je consultai mes auteurs sur les origines de notre ville, et je m'assurai qu'en effet on avait, dans le plan primitif,

choisi la Passe Manchac pour emplacement de la Nouvelle-Orléans. Ce fut Bienville qui reconnut combien la ville projetée serait placée dans des conditions plus favorables, si l'on en posait les fondements entre le Mississippi et le Lac Pontchartrain ; il le prouva d'une manière si convaincante que son opinion prévalut. De L'Isle se guidant d'après le plan primitif, plaçait la Nouvelle-Orléans à l'endroit désigné sur ce plan ; sa carte était déjà gravée, quand on renonça à la Passe Manchac pour l'emplacement définitif où la Nouvelle-Orléans devait naître et grandir.

Des portraits de Christophe Colomb qui nous sont parvenus, dit M. le Dr. Devron, il n'y en a pas deux qui se ressemblent; je me propose de chercher s'il y en aurait un qui présenterait un caractère authentique.

M. le Président prononce l'ajournement.

PARACELSE.

Discite, ô miseri ! et causas cognoscite rerum :
Quid sumus ; et quidnam victuri gignimur :..

PERSE. SAT. III

La scène se passe à Saltzbourg, Autriche, en 1540.

PARACELSE, *dans son cabinet d'étude.*—Quel temps ! une véritable tempête : vent, pluie, grêle, éclairs et tonnerre, rien n'y manque. Me voici servi à souhait. Personne, à coup sûr, ne viendra me déranger. Ah ! qu'il fait bon d'avoir devant soi quelques heures sur lesquelles on puisse compter, de n'appartenir qu'à soi, d'être libre en-

fin. D'autres se plaindront, non sans raison, de cet orage dont personnellement j'ai lieu de me réjouir; ceux-là surtout, et ils sont en grand nombre, malheureusement, qui travaillent en plein air et vivent au jour le jour. Pour eux une seule journée de chômage, c'est l'inquiétude du lendemain; c'est le pain de la famille que l'on aura de la peine à se procurer, car le crédit est un avare qui accorde difficilement sa confiance au pauvre. Ainsi va le monde; mais il ira autrement: oui, un siècle viendra où l'homme comprendra qu'il est l'arbitre de son sort; il combattra le mal sous toutes ses formes, et saura mieux s'arranger pour approcher du bonheur autant que possible.

J'ai sondé la vie d'un regard intrépide; j'ai vu les choses telles qu'elles sont; je me suis attaqué aux phénomènes du monde extérieur, pour leur arracher le secret de l'influence malfaisante ou favorable qu'ils exercent sur nous. Il ne faut pas se payer de fausses raisons, ni dans un sens ni dans un autre; la matière ne nous est ni amie ni ennemie; elle poursuit le cours de ses opérations, sans plus s'inquiéter de nous que si nous n'existions pas. C'est à nous de la maîtriser, pour la faire servir à nos besoins et à notre bien-être.

J'entre aujourd'hui dans ma quarante-huitième année. Je n'ai pas vécu en vain; j'ai travaillé pour le bien des hommes, malgré leur ingratitude. Le nom de Paracelse ne sera pas effacé par ma mort; la postérité, en honorant ma mémoire, me dédommagera de l'injustice de mes contemporains. Né dans les montagnes de la Suisse, je m'en suis exilé volontairement pour m'instruire. Pauvre et inconnu, j'ai voyagé, presque toujours à pied, en Allemagne, en Italie, en France, en Espagne, cherchant partout à augmenter mes connaissances dans l'art de guérir. J'ai découvert la puissance des métaux dans le traitement de maladies qui jusqu'alors se riaient des

efforts de la thérapeutique. Grâce à moi le vif-argent, le fer, le plomb, l'antimoine, l'arsenic, ont pénétré dans les parties les plus ténues de l'organisme humain, pour en expulser la lèpre, la goutte, l'hydropisie, et cet affreux poison que les compagnons de Christophe Colomb ont apporté du Nouveau-Monde.

La soif de connaître me dévore; je voudrais vivre longtemps, quand ce ne serait que par curiosité. Mais je ne suis pas homme à me faire illusion ; la force vitale se retire de moi ; j'en ai positivement la sensation, comme la sensation du sommeil qui commence, ou d'une syncope imminente. Je dis la force vitale: oui, pour moi la vie est simplement une force qui circule comme l'air, la lumière, la chaleur. Elle se localise dans la matière organisée comme dans un instrument propre à la retenir; si l'instrument s'use ou se brise, elle s'en échappe pour rentrer dans le grand réservoir d'où elle s'était isolée.

Je mourrai donc bientôt. Soit. Mais je veux mourir sans souffrir. Non que je craigne la douleur ; je sais la supporter en stoïcien ; mais je veux avoir l'honneur de la vaincre, comme j'ai vaincu la maladie. Quelle précieuse plante que ce pavot ! j'en ai extrait un suc, qui, appliqué là où se développe la souffrance, ramène le calme. Pris à l'intérieur, sous un petit volume, il fait taire les déchirements qui torturent l'estomac ou les entrailles. Il procure un sommeil doux et profond ; les rêves qu'il fait surgir, nous montrent les objets dans une lumière d'une limpidité prodigieuse, et donne à notre ouie une finesse telle que nous percevons des sons qui jusque-là nous étaient inconnus. Puisque j'ai du temps à ma disposition, je veux faire une nouvelle expérience sur cet extrait. J'en ai dissous une forte dose, dans cette coupe de vin de Syracuse que je vais boire ; je veux m'assurer

des limites jusqu'où je puis m'en servir sans déterminer d'accident mortel.

Adieu, tempête! tu peux rugir à ton aise; je vais entrer dans un monde où je ne t'entendrai pas.

Oubli, délicieux oubli des maux du corps et de l'âme, je bois à toi! (*Il s'endort.*)

LE RÊVE.

DOLOR. — Salut, maître Auréol Théophraste Paracelse, le plus renommé des médecins de ce siècle! j'entre sans frapper.

PARACELSE.—Selon votre antique habitude; et, avant que je vous y invite, vous vous installez dans le plus moëlleux de mes fauteuils. Allons, ne vous gênez pas; faites comme chez vous.

DOLOR — Pourquoi me gênerais-je? ne suis-je pas partout chez moi? il me semble même qu'ici je suis plus chez moi que dans toute autre maison.

PARACELSE—En effet, nous sommes de bien vieilles connaissances, vous et moi. Aussi loin que je puisse remonter dans mon passé, je vois votre figure crispée, j'entends votre voix aigre. La première fois que j'eus la conscience d'être au nombre des vivants, ce fut lorsque vous prîtes plaisir à me torturer pendant toute une nuit. Depuis, vous n'avez jamais cessé de m'importuner de vos visites. Vous avez pour moi des préférences que je ne m'explique pas.

DOLOR—Je t'aime, Auréol, en amante passionnée et jalouse. Quand je te vois plongé dans tes livres, ou penché sur tes fourneaux, je suis agacée; je te pince de toutes mes forces, pour que tu penses à moi. Je ne veux pas qu'on m'oublie, entends-tu. Je suis une des puissances de ce monde, coéternelle à toute vie. Je veux qu'on me

rende hommage partout et toujours, à moi reine invincible.

PARACELSE.—Invincible ? je le nie.

DOLOR.—Oh ! je sais bien que tu t'es follement mis dans la tête de me supprimer. Avec toute ta science, tu n'es qu'un rêveur ; tu me fais rire.

PARACELSE.—Douleur, ma mie, vous êtes laide naturellement ; mais si vous saviez combien vous l'êtes davantage, quand vous riez, vous garderiez toujours votre sérieux. Apprenez qu'il y a des états du système nerveux, où votre pouvoir devient parfaitement nul. J'ai vu des femmes, d'une constitution délicate, acquérir dans ces circonstances, une insensibilité telle qu'on pouvait les frapper, les piquer, les couper, leur introduire une plume dans les narines ou la passer sur leurs yeux ouverts, sans qu'elles fissent le moindre mouvement. Cette particularité de l'organisme humain, n'était pas rare à l'époque où commencèrent les persécutions contre les chrétiens. Ceci vous explique comment des jeunes filles livrées aux lions du cirque, se laissaient déchirer sans proférer une plainte. Or, je cherche le moyen de provoquer à volonté cette impassibilité des nerfs ; j'y arriverai, je suis déjà sur la voie du succès. Voyez, un breuvage composé par moi, m'a plongé dans une manière d'être intermédiaire au sommeil et à la mort. Je me sens flotter dans une atmosphère lumineuse et tranquille ; je vous vois sans ressentir les effets ordinaires de votre présence. Vous voici battue, ma chère ; vous perdez votre temps chez moi, allez-vous-en.

DOLOR.—C'est bien, je me retire ; mais nous nous reverrons. Je suis plus féconde en inventions que tu ne crois ; je saurai toujours découvrir un point de ton corps où je ferai naître la souffrance. Sans adieu, fils du divin Esculape.

PARACELSE. — Si je croyais à Satan, je te dirais: " Adieu pour toujours, fille du diable!"

PARACELSE.—Un vent léger m'a transporté sur le rivage de Naples, et m'a posé au pied de ce pin séculaire à l'ombre duquel, autrefois, je vins m'asseoir, aux jours heureux de la jeunesse. Le soleil se lève; la baie se réveille dans une brume d'or; le cap de Misène, les îles d'Ischia, de Procida, de Capri, flottent dans la lumière ondulante, comme des nacelles aux flancs azurés. Quel beau spectacle! c'est ici que j'aimerais à mourir.... Une jeune femme apparaît toute nue sur la plage; on dirait qu'elle vient de sortir du flot dont l'écume argente le sable. Elle approche. Sa marche est aux yeux ce qu'une suave mélodie est à l'oreille. Quelle perfection dans toutes ses formes! moi, qui ai vu tant de corps de jeunes filles, je n'en ai jamais rencontré un qui fût comparable à celui-ci; on le croirait vêtu d'ambre volatilisé. Tu me souris, radieuse inconnue aux longs cheveux ondoyants et dorés: que me veux-tu?

APHRODITÉ.—Comment, Paracelse! toi qui aimes la beauté autant que la science, tu ne reconnais pas la déesse que tu aurais invoquée, si tu avais vécu du temps des Grecs, pour découvrir les vertus du métal qui lui est consacré, de ce cuivre natif aux magnifiques reflets rouges.

PARACELSE.—Vénus! en effet, il n'y a que toi qui puisses être aussi belle. Du sol, que viennent d'effleurer tes pieds, naissent des roses, des violettes et des lys; ton haleine communique à l'air un parfum enivrant; ton regard augmente l'éclat du jour. Pardonne-moi de ne t'avoir pas reconnue tout d'abord; j'étais si loin de m'attendre à te voir!

APHRODITÉ.—Je veux couronner ta vie par un amour,

tel que ta dernière année vaudra plus à elle seule que toutes les autres ensemble. J'enverrai dans ton laboratoire enfumé une jeune fille, dont la présence le rendra brillant comme s'il était construit en pierres précieuses. A sa vue, un contentement surhumain te pénétrera; l'heure présente te sera si douce que tu voudras la prolonger indéfiniment, ou t'endormir, en la savourant, du sommeil éternel. Ma charmante messagère réalisera l'idéal le plus pur que ton imagination, inspirée par les besoins de ton cœur naturellement si tendre, ait jamais rêvé.

Paracelse —Aphrodité, excuse-moi de me défier de ta promesse. Je sais avec quelle habileté tu emploies l'illusion, pour nous mener au but que tu te proposes. Tu n'as qu'une pensée: perpétuer les espèces qui se meuvent sur la terre, dans l'air, dans les eaux. Un poète, tu t'en souviens, l'a dit dans l'invocation qu'il t'adresse au commencement de son poème sur la *Nature.* Jamais on n'a parlé de toi dans des vers plus beaux et plus vrais. Ce que tu exiges des animaux, en leur infusant périodiquement dans les veines une ardeur irrésistible, tu l'obtiens de l'homme en ménageant avec adresse ce sentiment de pudeur qui lui est propre. D'abord, tu lui persuades que l'on peut aimer d'une affection inaccessible à la tyrannie des sens; puis, tu mets en lui ce poison du désir qui égare la raison et trouble la vue. Va, je te connais; la coupe de désillusion que tu m'as fait boire, m'a laissé trop d'amertume pour que je sois encore ta dupe. Ah ! si l'homme, dans sa jeunesse, pouvait prévoir tous les maux que tu lui prépares, séduisante et perfide Déesse, comme il refuserait tes présents !

Aphrodité.— Ami Paracelse, que dis-tu ! Si tout le monde pensait comme toi, l'espèce humaine, en moins d'un siècle, serait éteinte.

PARACELSE.— Beau malheur ! le soleil n'en continuerait pas moins à se lever tous les matins ; seulement il ne verrait plus ces champs de bataille où les hommes, pris de folie furieuse, se jettent stupidement les uns sur les autres, pour se massacrer en hurlant de joie. Ce serait fête alors parmi ces animaux, que celui qui se dit le roi de la nature asservit et maltraite si cruellement, ainsi que parmi ces hôtes des forêts qu'il pourchasse sans pitié pour assouvir ce besoin de tuer qui lui est naturel. L'homme ne serait regretté que par les insectes qui sucent son sang, et les vers qui mangent son cadavre.

APHRODITÉ.—Ta manière de penser est peu philanthropique ; elle est en contradiction avec tes efforts pour combattre les maladies qui affligent ton semblable.

PARACELSE.— Nullement ; on peut faire du bien aux hommes sans les aimer, par compassion. Et d'ailleurs, j'éprouve un plaisir viril à opposer une résistance acharnée à cette puissance hostile que nous appelons le mal. Je ne suis pas de ceux qui courbent la tête et reçoivent, avec une soumission philosophique, le coup qui les frappe ; je laisse cette superstition servile à Epictète et et à ses disciples.

APHRODITÉ.— Tu refuses mon présent ?

PARACELSE.— Oui.

APHRODITÉ.— Tu le regretteras.

PARACELSE.— Emporte cette pensée, si elle flatte ta vanité féminine.

APHRODITÉ.— Adieu ; je te laisse à tes méditations sur la prochaine extinction de l'espèce à laquelle tu appartiens.

PARACELSE.— Une ceinture de nuages d'or nuancés de pourpre et d'émeraude embrasse tout l'horizon, en formant un immense amphithéâtre dont les gradins su-

périeurs s'évanouissent dans les hauteurs lointaines de l'espace. D'innombrables multitudes d'hommes et de femmes, jeunes et beaux, vêtus d'habits brillants et variés comme les couleurs du ciel au soleil couchant, occupent la vaste enceinte et l'emplissent des sons d'une symphonie qui surpasse toutes celles que j'ai entendues jusqu'à présent. Je sens ma pensée grandir et s'épurer, à mesure qu'elle monte, avec ces flots d'harmonie, dans les régions sereines de l'espace. Une paix ineffable se fait en moi ; je ne regrette rien ; je me sens vivre dans le présent d'une vie intense et pleinement satisfaite d'elle-même.

Salut à toi, être gracieux et aérien, qui viens vers moi, tes pieds roses posés sur une nuée blanche, tes mains voltigeant sur les cordes de ta harpe !

MUSICA.— Tu m'as toujours aimée, et j'ai toujours eu de la sympathie pour toi. Je t'ai suivi dans tous tes voyages ; tu as écouté ma voix dans la plainte rhythmique de la mer sur la plage, dans les mélodies du vent traversant les forêts, dans le murmure du ruisseau côtoyant ton chemin, dans le grondement des torrents et des cascades, dans le bourdonnement de l'insecte, dans le chant de l'oiseau, dans le bruissement des pluies fines sur le feuillage. J'ai charmé tes loisirs dans la solitude de ta demeure, je t'ai consolé aux heures d'affliction. Tu me retrouves ici, dans cette contrée poétique pour laquelle j'ai toujours eu une préférence. Les souvenirs de tes jours les plus heureux, te sourient dans cette baie aux contours harmonieux ; si je n'étais venue à ta rencontre, quelquechose eût manqué à cette résurrection de ton passé.

PARACELSE.— Merci, merci mille fois, ô chère Musica ! tu ne fais pas de fausses promesses, toi ; tu n'es ni vaine ni froide ; tu ne paies pas d'ingratitude celui qui t'aime.

Continue de m'accompagner partout ; apporte-moi toujours l'oubli des trahisons et des persécutions qui ont affligé ma vie, et puisse ta voix, ta voix chérie, être la dernière qui résonnera à mon oreille, lorsque je serai sur le seuil du silence éternel !

Paracelse.—Je me suis égaré dans une caverne, d'où je ne sais comment sortir. Dans l'ombre froide, où j'avance en glissant à chaque pas, je discerne vaguement des roches hérissées de saillies aiguës m'enfermant comme dans une prison. Arrêtons-nous. Mon corps est brisé de fatigue ; asseyons-nous sur ce bloc. Quel silence de sépulcre ! je n'entends qu'une goutte d'eau qui tombe dans une mare : on dirait, à sa lenteur et à sa monotonie, quelle mesure avec regret le temps dont la longueur l'ennuie.

Une flamme rouge comme du sang s'approche, en serpentant et en crépitant : c'est une torche portée par une vieille dont la figure grimace avec colère. Des femmes hideuses comme elle l'accompagnent, et hurlent comme des louves aux yeux incandescents.

Invidia.—Que viens-tu faire chez nous, sublime docteur ? Sans doute tu veux nous braver. Tu ne sais pas à qui tu t'adresses, misérable ! nous allons te dire tes vérités, nous qui méprisons la flatterie. Tu te crois du talent, et tu n'es en réalité qu'un charlatan. Tu t'imagines que tu possèdes l'art d'écrire ; le plus obscur barbouilleur de papier tourne mieux une phrase que toi. Tu nous fait rire avec ta prétention d'occuper la renommée.

Paracelse.—Monstre fait de convoitise et de haine, je te connais ; tes insultes ne peuvent m'atteindre : passe.

Calumnia.—Tu es un hypocrite et un débauché ; tu abuses de la confiance de tes jeunes clientes, pour les séduire.

PARACELSE.—Tu sais que pas un mot de ce que tu dis, n'est vrai ; mais le mensonge est la nourriture dont tu vis, et tu t'en repais avec un plaisir féroce : va, passe.

AVARITIA.—Je me réjouis de te voir aux prises avec la pauvreté, maître sot, qui crois savoir tant de choses et qui ne sais pas devenir riche. Tu es, selon quelques-uns, un homme de génie, mais j'ai, moi, ce qui vaut bien mieux que le génie, j'ai le gros bon sens des gens pratiques. Regarde ce sac que j'ai de la peine à porter ; il contient l'argent que j'ai gagné dans ma journée. Avec cela, vois-tu, on est considéré et recherché. Avec les quelques sous que tu as dans ta poche, on fait une triste figure dans le monde ; on y est compté pour si peu de chose que ce n'est rien.

PARACELSE.—Grossis tes trésors, je garde ma probité. Je porte en moi la source de mon bonheur ; le tien dépend d'une chose extérieure et mobile. Prends garde ! pendant que tu perds ton temps en vains efforts pour m'outrager, je vois des voleurs occupés à vider tes coffres. Tu n'as qu'à te hâter, si tu veux sauver une partie de tes trésors.

AVARITIA.—Malheur ! malédiction !

PARACELSE. Va, cours si tu le peux avec ce gros sac.

POLITICA.—Ecoute moi, Paracelse ; c'est la raison, la froide et clairvoyante raison, qui te parle par ma bouche. Si au lieu de forcer la matière à te livrer le secret de ses propriétés, tu avais appliqué ta haute intelligence à étudier l'homme et l'art de s'en servir, tu serais un des personnages les plus opulents de ton siècle ; tu aurais un palais, des honneurs et des rentes. Mentir et diviser, tout est là : flatter celui dont j'ai besoin, supprimer par la force ou la ruse quiconque me gêne, acheter les consciences, prodiguer les promesses, partager avec ceux qui manient les fonds publics, telles sont les voies qui m'ont

conduite à la position élevée d'où je commande l'admiration de la foule. Ton sort me fait pitié : tu caches ta vie nécessiteuse dans un coin obscur de Saltzbourg ; tu es sans patrie ; car, ta ville natale ne voudrait plus de toi, à cause de ta manière de penser sur la religion ; tu mourras sans laisser de quoi payer des funérailles dignes de toi.

PARACELSE.—Pour toi, Politica, la fin, c'est-à-dire le succès, justifie les moyens ; cela dit tout : conscience, scrupules, devoirs, droits, honnêteté, autant de mots vides de sens dans ton jugement ; si tu les prononces, c'est pour mieux tromper ceux de tes adversaires qui ont la simplicité d'y croire. Ne discutons pas ; nous ne nous entendrons jamais. Je me console de mon exil, en habitant cette patrie intellectuelle où l'on rencontre les noms et les œuvres de tous ceux qui ont travaillé pour le bien du genre humain. Je mourrai en paix avec ma conscience, comme un homme qui a fait de son mieux pour employer utilement son temps. Mon enterrement ne coûtera pas cher ; la vente de mes livres sera plus que suffisante, pour dédommager quiconque prendra la peine de descendre mon corps dans une fosse. Passe, Politica. Et vous toutes, foule d'intrigantes qui la suivez, passez aussi. Je sais quelles injures chacune de vous aurait à me jeter au visage : sachez, à votre tour, que vos flèches empoisonnées partent de trop bas pour franchir la distance que mon mépris met entre vous et moi. Passez, passez, têtes folles, qui n'avez d'autre pensée que celle du luxe et du plaisir. Ne vous attaquez pas à moi, je vous le conseille ; à moi qui vous connais à fond, et qui pourrais si facilement exposer à vos propres yeux vos misères physiques et morales, dans toute leur laideur.

JOCOSA.—Tu ne m'empêcheras pas de rire de toi, moi qui me suis moquée même de Socrate et de Platon.

Vieux fou, qui te prends au sérieux, ne vois-tu pas que tout en ce monde, à commencer par cette science dont tu t'es entiché, n'est que vanité ? un plus savant que toi paraîtra bientôt sur l'horizon ; à mesure qu'il montera dans la lumière, tu descendras dans l'ombre ; après lui viendra un autre qui l'éclipsera, et ainsi de suite. Les mots spirituels que je sème sur ma route, vivront plus longtemps que tes écrits. Tourner tout en ridicule, hommes et choses, voilà la seule réalité qu'il y ait sur ce théâtre de la vie, où chaque génération, comme un courrier qui passe, jette en l'air une poignée de sottises et va se perdre dans la coulisse. Et penser, après cela, que le nommé Paracelse aspire à l'admiration de la postérité ! Laisse-moi donc rire de toi, ô le plus plaisant des songe-creux que ma bonne fortune ait mis sur mon chemin.

PARACELSE.—Malheureuse bouffonne, penses-tu me donner le change ? crois-tu, avec ton ricanement sans fin, me cacher ton incurable stérilité ? ne pouvant rien faire de bon, tu poursuis de ton rire affecté tout ce que les autres produisent de bien ; tu leur refuses l'esprit dont tu crois avoir le privilége ; et quand tu as torturé ton cerveau pour dire une méchanceté, tu lâches inconsciemment une superbe ineptie, comme une mauvaise chanteuse lance une fausse note dont tout le monde s'aperçoit excepté elle. Ta place est parmi les hallucinés dont se jouent les illusions de la vanité ; va les rejoindre, je ne te retiens pas.

———

PARACELSE.—La noire caverne a disparu comme un nuage qu'emporte le vent ; autour de moi, tout est lumière et sérénité. Mes yeux ne me trompent pas, c'est bien sur le cap de Sunium que je suis : je reconnais d'un

côté le golfe d'Egine, de l'autre la mer Egée. Mais un grand changement s'est fait sur l'emplacement du temple de Minerve : au lieu des ruines décrites par les voyageurs, l'édifice antique s'élève dans toute l'intégrité de sa beauté primitive. Dans le calme de la solitude, la voix seule de la mer, intermittente et réglée, retentit sur les rochers d'en bas ; on dirait l'horloge de l'éternité, mesurant le temps à notre siècle comme elle le mesurait aux siècles qui l'ont précédé.

Une femme d'une taille majestueuse est sortie du temple ; elle m'invite d'un geste amical à m'approcher d'elle.

PALLAS ATHÉNÉ. — Sois le bienvenu. Tu parais content de te trouver ici.

PARACELSE.—Oui ; le plaisir que j'en éprouve ne saurait s'exprimer. C'est beaucoup plus que je n'osais espérer pour ma dernière satisfaction sur la terre. Pallas Athéné, Déesse de l'intelligence, c'est à toi que je dois ce bonheur ; ta puissance divine m'a transporté sur ce promontoire, sans que je me rendisse compte de la force qui m'enlevait doucement dans l'espace. Tu ne m'as pas jugé indigne de contempler ton sévère et beau visage. C'est un bien grand honneur pour moi ; je t'en remercie en homme pénétré de reconnaissance.

PALLAS ATHÉNÉ. — Tu m'as quelquefois oubliée, pour le plaisir. Je sais combien Vénus, aidée par Hébé, est habile à tendre ses embûches. Mais dans le feu même de tes rares ivresses, tu me regrettais toujours ; tu te sentais né pour ces banquets de l'esprit auxquels je préside. Je te pardonnais tes passagères folies, persuadée que tu me reviendrais toujours. Ce qui me contrariait le plus, c'était de te voir obligé de sacrifier une partie de ton temps aux exigences de la vie matérielle. Ton sort ne t'a pas fait naître de parents riches. Je n'y pou-

vais rien : tu sais qu'au-dessus des Dieux et des Déesses, domine, immuable et invincible, ce Destin qui distribue à son gré, parmi les mortels, la fortune et la pauvreté, sans en donner ses raisons à personne. Tu rugissais sourdement de colère en obéissant à ses décrets ; tu aurais pleuré de rage, si tu n'avais considéré que verser des larmes est une honte pour un homme. Je t'ai toujours tenu compte de ton courage ; j'ai secondé tes efforts. Aussi, ton nom ne périra pas ; il est là, dans mon temple, inscrit à côté de ceux d'Hippocrate, d'Arétée, de Galien, de Cælius Aurelianus, et d'autres qui honorent les annales de ton art. Entre avec moi. Comme tu aimes aussi la poésie, la peinture et la sculpture, je te montrerai les statues d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Phidias, d'Apelle, de Zeuxis. En contemplant ces grands hommes, tu auras un avant-goût de l'immortalité que t'assurent tes découvertes.

VITA.—Enfin, te voici de retour dans ton modeste réduit, mon cher Paracelse ; je t'attendais depuis un bon moment. Oui, c'est moi, Vita, toujours avec ma robe verte, symbole de l'espérance, toujours avec ma couronne de roses et d'épines. Gloire à toi, pour l'heureuse guerre que tu fais aux maux qui m'assiègent ! tu as augmenté le nombre des jours où je ne souffre pas, diminué celui des nuits sans sommeil. Tu as rajeuni mes forces ; tu as mis en moi une telle puissance de durée, que je me sens capable de résister indéfiniment aux morsures du temps. Ma confiance est-elle fondée ? ne me bercé-je pas encore d'une illusion ? Je viens m'éclairer auprès de toi, maître ; parle-moi franchement : espères-tu, en ton âme et conscience, que tu découvriras le secret de m'empêcher de vieillir et de mourir ?

PARACELSE. — Chère Vita, personne jusqu'à présent n'a pénétré le mystère de ta naissance. Avec toi, je parle à cœur ouvert. Je ne crois pas un mot, tu le sais, de tous les récits merveilleux dont les divers fondateurs de religions ont entouré ton berceau. Je soupçonne fortement que tu es une force cosmique, et que tu as existé de toute éternité. Es-tu ou n'es-tu pas indépendante de la matière ? nul ne peut le dire ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne pouvons te voir qu'en elle. Est-ce toi qui fais prendre à cette matière les formes infinies sous lesquelles tu te manifestes, ou sont-ce ces formes qui déterminent ton apparition ? on l'ignore. Nous constatons un fait : tant que les rouages d'un organisme quelconque ne sont pas rompus par la violence, ou arrêtés dans leur jeu, soit par la maladie, soit par le poison, ils te produisent au-dehors par des effets appréciables aux sens, de même que des instruments de musique, en bon état, émettent des sons que l'oreille perçoit. Il s'agit donc, d'abord, de mettre le corps où tu loges à l'abri des accidents et des maladies ; cela n'a rien d'impossible. Ensuite, tu as à côté de toi, dans ce même corps, une ennemie qu'il faut combattre, la vieillesse. Elle est, comme toi, une force : dès que tu entres dans un organisme, elle y pénètre aussi. Sans relâche elle travaille à miner ton ouvrage. Au commencement tu ne la vois pas, quoiqu'elle avance de front avec toi ; mais à peine as-tu brillé dans ton éclat printanier, que la puissance de ta rivale commence à poindre visiblement : des linéaments de rides se dessinent sur ton visage ; quelques filets blancs serpentent dans ta chevelure ; tes membres deviennent moins souples, tes mouvements moins prompts, ta vue moins claire ; tu manges avec moins d'appétit, ton sommeil ne te répare pas autant qu'autrefois. En un mot, toutes tes fonctions perdent quelque-

chose de leur vigueur et de leur élasticité. Dès lors, ton ennemie tend à prendre le dessus ; chaque jour elle fait un pas de plus ; elle grandit, elle envahit toute ta personne, à l'intérieur aussi bien qu'extérieurement. Elle est bientôt maîtresse du terrain ; alors, sans s'arrêter, elle prend son temps pour achever tranquillement la démolition du corps où tu languis. Enfin, le moment arrive où tu disparais comme une flamme étouffée sous un éteignoir.

Cette force, chère Vita, qui se loge en nous en même temps que toi, pour préparer de loin notre ruine, et que, plus tard, nous nommons vieillesse, c'est tout simplement la mort. Son action sur nous ressemble à celle de la maladie. Or, dans certaines circonstances, nous neutralisons la maladie, parce que nous connaissons sa manière d'agir sur nos organes ; si nous parvenions à découvrir la façon dont la mort opère la désorganisation graduelle et continue de notre corps, dès notre berceau, il ne nous resterait plus qu'à chercher les moyens de nous y opposer. Le monde matériel est une mine inépuisable ; en l'explorant avec patience, on l'oblige à nous donner de nouvelles armes pour combattre tout ce qui est contraire à notre bien-être.

———

Fides.—Pardonnez-moi, savant Paracelse, et toi, aimable Vita, d'intervenir au milieu de votre entretien. Holà ! mes amis, vous allez trop loin ; vous empiétez sur les décrets de la Divine Providence : si, dans la sagesse de ses impénétrables desseins, elle a décidé que la mort serait la fin naturelle de tout être, ne comprenez-vous pas que c'est une impiété, ou tout au moins une folie, de vous insurger contre une loi établie par elle.

Paracelse.—Je vous aurais reconnue, les yeux fer-

més, ma vénérable, à vos grands mots solennellement creux et sonores. Vous parlez de la Divine Providence, comme si vous en étiez la confidente intime. Où l'avez-vous jamais vue ?

FIDES.—Je la vois partout dans ses œuvres ; la création révèle un Créateur.

PARACELSE.—Qui vous dit qu'il y a eu création ? vous n'en savez absolument rien. Vous prenez une vue de votre esprit pour la réalité.

FIDES.—Comment ! ne voyez-vous pas un plan dans l'ordre universel ? ne voyez-vous pas tout, dans la nature, concourir à une fin déterminée ?

PARACELSE.—Je ne vois pas plus la fin que le commencement ; et vous, pas davantage, quoique vous en disiez. Le plan dont vous parlez, est encore un produit de votre esprit ; je ne saurais vous en féliciter : car, il est loin d'être admirable. Qu'est-ce qu'un plan dont le mal fait nécessairement partie ? quel est cet édifice parfait dont nos douleurs physiques et morales, nos larmes, nos gémissements, nos désespoirs forment le couronnement ?

FIDES.—Inclinez-vous devant les décrets insondables de la Providence : souffrez avec patience, et espérez.

PARACELSE.—Merci du bon conseil ; mais j'aime mieux chercher le moyen d'abolir la souffrance. En attendant, diminuons la somme de nos maux autant que possible ; la vraie sagesse est là ; c'est à quoi tendent les efforts et les découvertes de la civilisation. Je lis votre pensée dans vos yeux : vous allez me dire que l'univers est soumis à des lois, et qu'il n'y a pas de lois sans législateur. Où il vous plaît de voir des lois je ne vois, pour mon compte, que des faits. La matière a des propriétés qu'elle manifeste, dès qu'elle est placée dans les conditions propres au développement de son énergie. L'eau

exposée au soleil, se vaporise et forme des nuages ; saisie par le froid, elle devient un cristal sur lequel roulent les chariots les plus lourds. Enfermez un grain de blé dans un coffret de granit ; il y restera des siècles sans bouger. Après cette longue immobilité, qu'on le place dans un sol humecté par la pluie et réchauffé par les rayons solaires : il se mettra immédiatement à germer, à enfoncer une racine dans la terre et à élever une tige dans l'air ; il produira des feuilles, des fleurs et un épi. Qu'avez-vous besoin de faire intervenir une puissance surnaturelle dans ce phénomène végétal ?

Fides.—Dans cet épi destiné à nourrir l'homme, comment pouvez-vous ne pas voir une intention providentielle ?

Paracelse.—Laissez donc de côté cette vieille habitude de tout rapporter à l'homme. L'oiseau qui se nourrit de ces graines de blé, doit penser aussi, supposé qu'il ait des idées religieuses, que la Providence les a fait mûrir pour lui. Que si la plante, à son tour, pouvait prendre la parole, elle dirait : " Je ne suis née expressément ni pour toi, homme, ni pour toi, oiseau. Je vis pour mon propre compte ; je germe, fleuris et fructifie en jouissant du plaisir d'être, et je transmets à mes graines la faculté de produire un végétal semblable à moi. Si vous les mangez, c'est parceque je ne puis vous en empêcher."

En raisonnant comme vous, dame Fides, le moustique a le droit d'affirmer que l'homme a été créé pour lui, puisqu'il se nourrit de son sang. Vous savez le tribut énorme que les tigres de l'Inde et les lions de l'Afrique prélèvent annuellement sur les habitants de ces contrées : pour eux ces troupeaux d'hommes où ils vont saisir leur proie, n'ont été mis sur la terre, comme les antilopes et les chèvres, que pour satisfaire leur faim.

Fides.—Revenons à votre idée de faire vivre l'homme

indéfiniment, en l'empêchant de vieillir. Supposons, par impossible, que votre espoir se realisât : ne voyez-vous pas que le genre humain se multiplierait tellement, que bientôt la terre ne pourrait plus le nourrir ?

PARACELCE.—Si la terre était cultivée partout où elle peut l'être, et si les eaux douces et salées étaient exploitées avec plus d'art, le nombre des hommes aurait beau croître, il se passerait bien des siècles avant que la famine vînt éclaircir leurs rangs. Et d'ailleurs, ne croyez pas que tout le monde serait si pressé de mettre ma découverte à profit ; car, pour beaucoup de gens la vie est si peu agréable, qu'ils ne sont pas fâchés d'en voir approcher la fin ; il y en a même (on les compte par milliers chaque année) qui arrêtent volontairement le cours de leur misérable existence. Ensuite, pieuse Fides, vous oubliez la guerre. Ce fléau, si l'on en juge d'après ce qui se passe de nos jours, n'est pas près de disparaître. Disparaîtra-t-il jamais ? On est en droit d'en douter, quand on pense aux instincts naturels de l'homme.

FIDES.—Que voulez-vous dire ? seriez-vous de ceux qui croient que l'homme naît méchant ?

PARACELSE. — Oui ; l'homme est un animal féroce, perfectible, il est vrai, mais toujours prompt à reprendre les instincts sanguinaires de la vie sauvage. Oui, la méchanceté est innée chez lui ; elle se manifeste dès son âge le plus tendre. A peine ses dents et ses ongles commencent-ils à pousser, qu'il mord le sein de sa nourrice et lui égratigne le visage. Corrigé par elle, il acquiert, au prix d'une douleur proportionnée à celle qu'il a causée, sa première notion de justice. A quelques années de là, observez-le dans ses jeux : son plus grand plaisir est de s'attaquer à la propriété d'autrui, de gâter ou de détruire tout ce qui est à sa portée. Son premier mouvement, à l'aspect de l'insecte même le plus inoffensif, est

de lui ôter la vie. Parvenu à l'adolescence, il satisfait sa passion de tuer en poursuivant le gibier à outrance. Adulte, il tourne sa férocité native contre son semblable ; il est heureux, il est fier de commander à des bandes disciplinées et armées pour le massacre. Remarquez, je vous prie, noble dame, que je laisse de côté cette convoitise du bien d'autrui qui allume souvent la guerre entre les nations comme entre les individus ; je ne parle que de cet instinct qui pousse l'homme à tuer pour le plaisir qu'il en éprouve. Les animaux s'entredévorent dans l'unique but de se nourrir ; ils se déchirent à coups de dent, de bec ou de griffe, pour se disputer une femelle ou une proie. Il n'en existe qu'un, à ma connaissance, qui, comme l'homme, tue pour le plaisir de tuer. Et justement, cet animal est celui qui a le plus de sympathie pour l'homme, et que l'homme aime le plus : vous avez compris que je parle du chien. Donc, ne vous inquiétez pas de ma découverte pour l'avenir du genre humain ; elle ne profitera qu'aux heureux et aux sages, bonnes gens, qui, vous le savez, sont toujours en très petite minorité.

Fides.—Je n'insiste pas davantage. Poursuivez votre chimère à votre aise ; elle aura toujours le mérite de vous faire perdre votre temps d'une manière agréable.

Charmante Vita, m'accompagnez-vous ? venez ; allons respirer ensemble l'air des champs ; rien ne conservera mieux la fraîcheur de votre teint, en attendant que votre savant ami trouve le secret d'éterniser votre jeunesse.

Paracelse.—Qui êtes-vous, troupe indiscrète, qui entrez ainsi chez-moi, en riant avec affectation ?

Novitas.—Je suis la reine de la mode, et ce brillant cortége est ma cour. Je t'en veux, maître philosophe,

de méconnaître mon autorité. Tu ne fais rien pour me plaire, ni dans la coupe de tes vêtements, ni dans ta manière de penser et d'écrire. Tu n'es pas à l'ordre du jour ; je viens te donner la consigne.

PARACELSE.—Je repousse avec dédain toute tyrannie, sous quelque nom qu'elle affiche ses prétentions. Jamais tu ne me feras entrer dans ce troupeau d'imitateurs, qui règlent sur toi leur façon de penser et de parler. Ne cherche pas à me séduire en me prenant par la vanité ; je t'assure que la gloire d'être à la mode, ne me tente pas le moins du monde. Tu me feras plaisir, en abrégeant ta visite.

NOVITAS.—Tu es un misanthrope ; reste dans ton coin, vieux loup-garou.

PARACELSE. — Comme tout est tranquille autour de moi ! On dirait que la maison où je demeure, a été transportée dans une île déserte, et que la mer qui m'entoure dort d'un profond sommeil. Mon ouie a acquis une finesse prodigieuse : j'entends, sur mon escalier, un pas ou plutôt un glissement de pieds, si léger qu'il me fait penser à ces ombres que la poésie nous représente se promenant sur le gazon des Champs-Elysées. On ouvre. Entrez !

MORS.—Pardon, maître, je me trompe de porte.

PARACELSE.—Vous venez sans doute pour la petite malade, ma voisine.

MORS.—Précisément.

PARACELSE.—Cela ne fait rien, entrez toujours. Laissez cette chère petite vivre quelques minutes de plus : tant que ses parents la verront respirer, ils se flatteront de l'espoir qu'elle peut guérir ; laissez-leur ce dernier reste de consolation. Venez, causons un instant ensemble ; nous nous connaissons de longue date, vous et moi. Je vous ai vu tant de fois ! dans trois circonstances j'ai

même cru que vous veniez pour moi ; surtout cette nuit où le navire qui me transportait de Barcelone à Gênes, fut assailli par la tempête. Dans le clair-obscur produit par la rapide succession des éclairs, je voyais les vagues monter comme des collines et s'écrouler autour de nous, creusant des fosses dans l'une desquelles nous allions être infailliblement engloutis. Vous étiez si près qu'à peine quelques secondes me séparaient de vous. Dans ce moment suprême, j'éprouvai une satisfaction comparable à celle que ressent, au coucher du soleil, le mercenaire qui se repose. A cette époque, j'étais si rassasié de chagrin, si las de vivre que je vis en vous une vraie libératrice. Je ne sais pourquoi vous fîtes la coquette avec moi ; à peine aviez-vous semblé me tendre une main amie, que vous disparûtes. Asseyez-vous donc, je vous prie. Vous êtes bien belle aujourd'hui ; vous avez même le teint nuancé de rose, et sur vos lèvres moins pâles que d'habitude je vois poindre un sourire. Vous êtes rarement ainsi : je ne vous ai vu cet air gracieux que trois ou quatre fois, depuis bien des années.

Mors.—Je me suis faite aimable et souriante pour ma visite à votre petite voisine. Je ne veux pas que mon entrée lui fasse peur. C'est une de mes préférées ; je la toucherai d'une main si légère, que ses traits n'en subiront pas la moindre altération. Ses jolis yeux bruns resteront ouverts ; le coloris de ses joues ne s'évanouira pas entièrement ; je laisserai mon sourire sur sa bouche. Quand elle sera exposée dans sa dernière toilette, et entourée de bouquets apportés par les amis de la famille, chacun s'extasiera sur sa beauté ; dans cette admiration générale le père et la mère trouveront un allégement à leur chagrin.

Je vous sais gré, mon cher Paracelse, de la guerre que vous faites à Dolor. C'est une vilaine compagne, qui

souvent me fait du tort ; on a peur de moi, parce que l'on nous croit inséparables.

PARACELSE.— Cela est vrai. Si l'on savait que votre embrassement procure la même sensation que le sommeil qui commence, souvent, bien loin de vous craindre, on irait au-devant de vous. Mais vous avez aussi vos caprices ; il y a des moments où la présence de Dolor ne vous déplaît pas. Vous semblez heureuse de prolonger, avec elle, l'agonie de personnes qui méritent vos meilleures faveurs. Je vous ai déjà interrogée sur cette fâcheuse complicité ; vous n'avez jamais consenti à me répondre. Je ne renouvellerai pas mes questions ; je vois bien, à votre air narquois, que je perdrais mon temps. Il faut que je parvienne, par mes propres efforts, à découvrir votre secret ; j'y arriverai....pourvu que le temps ne me manque pas.

MORS.— Vous paraissez n'avoir plus cette confiance en l'avenir, qui a toujours été le trait distinctif de votre caractère.

PARACELSE.— J'approche de la cinquantaine, et me sens vieillir. Autrefois, la fatigue m'était inconnue ; aujourd'hui, non seulement elle m'éprouve, mais je suis obligé, pour la dompter, de déployer toute ma force de volonté. Le sommeil ne me répare plus ; le matin, à mon lever, je suis plus las que le soir en me couchant. Le temps où je recevrai la visite que vous me destinez personnellement, n'est pas loin. Ne faites pas la mystérieuse. Que vous sert de prendre avec moi vos grands airs de sphinx ? je me sens peut-être, et ne suis pas médecin pour rien. Puisque nous en sommes là, si je vous demande deux petites faveurs, me les accorderez-vous ?

MORS.— Expliquez-vous ; je suis toute disposée à vous être agréable.

PARACELSE.—Eh bien ! accordez-moi d'abord de sortir

de ce monde proprement: une fin sale et sentant mauvais me répugnerait horriblement.

MORS.— Accordé. Ensuite ?

PARACELSE.— Ensuite, je vous prie, je vous supplie, chère dame, de voir à ce que je sois enterré sans nécrologe. Je désire rentrer le plus tranquillement possible dans le réservoir universel, d'où Vita tire tous les êtres et où vous les ramenez tous.

MORS.—Vous serez satisfait. Au revoir.

PARACELSE.—J'éprouve une sensation que je n'avais jamais connue; je me sens dormir, je me vois rêver. J'assiste à mon sommeil, sans pouvoir me réveiller; je me regarde, comme si mes yeux étaient ceux d'une autre personne.—J'entends une voix qui s'approche; les sons d'une lyre l'accompagnent: elle récite des vers. Comme elle accentue bien! comme elle fait ressortir la valeur de chaque mot! Cette voix est en même temps une musique et une peinture; il me semble qu'elle ne m'est pas étrangère: où donc l'ai-je entendue! elle a déjà déclamé pour moi ces admirables vers, où Virgile décrit la nature endormie dans le silence d'une belle nuit.

POESIS.—Oui, maître; j'ai dit souvent pour toi ces vers dont l'harmonie te pénétrait si avant qu'elle confondait ton âme avec celle du grand poète. Je vois avec bonheur que je ne suis pas entièrement effacée de ton souvenir. Tout-à-l'heure tu as même prononcé mon nom, en parlant des ombres bienheureuses qui se promènent dans les prairies des Champs-Elysées.

PARACELSE.—Poesis, éloquente menteuse, est-ce bien toi qui entres dans ce sombre réduit? Tu viens sans doute apporter un dernier adoucissement à mes peines, en me parlant de ta voix musicale, et en me remplissant l'esprit de tes brillantes visions.

POESIS.—Tu as tort de m'appeler menteuse : je fais ressortir le bon côté des choses ; je montre le vrai dans un resplendissement que sans moi il n'aurait pas. Connais-tu rien de plus réel que le tableau encadré dans ces vers de Virgile, qui, redits par moi, viennent de réveiller l'impression qu'ils firent sur toi dans ta jeunesse ? Au temps où tu les lisais pour la première fois, tu m'aimais passionnément. Infidèle, tu m'abandonnas pour Scientia dont la beauté aux lignes sculpturales et sévères te parut plus digne de ton admiration et de ton dévouement. Mais Scientia et moi, nous sommes sœurs ; tu pouvais nous aimer en même temps, sans faire tort ni à l'une ni à l'autre. La passion que nous inspirons est toute différente des appétits qu'Aphrodité se plaît à exciter : elle est pure comme la lumière ; le temps ne l'use pas ; au contraire, elle grandit à mesure que Scientia multiplie ses trésors, et que je les décris dans le beau langage dont je possède le secret.

PARACELSE.— Aimable Poesis, ne me fais pas de reproches. Je n'ai pas démérité de toi, je ne t'ai jamais oubliée ; mais, dès mon jeune âge, j'ai logé chez une hôtesse qui ne permet guère de penser à toi. Dame PAUPERTAS est une austère matrone, qui n'accorde à ses pensionnaires que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim ; et ce peu qu'elle leur alloue, il faut le gagner par un rude travail. Quand l'ouvrage manque, elle rogne notre portion ; elle donne aux mets, qu'elle vous sert en grommelant, une amertume qui en rend la digestion difficile. L'esprit s'en ressent ; il s'emplit d'idées noires, d'appréhensions décourageantes. Dans un pareil état mental, ô Poesis, il n'est pas possible au malheureux qui t'aime de songer à toi ; ou du moins si tu te présentes alors à sa pensée, c'est pour le faire soupirer de regret. Je sais bien que vous êtes sœurs, Scientia et

toi ; mais tu es plus aristocrate qu'elle : tu aimes les loisirs, le luxe, les promenades dans les bois, les longues causeries, les silences rêveurs, la contemplation de la mer et des cieux étoilés. Pour te contenter il faut être riche ; car, tu ne l'es pas, et tu comptes toujours sur les libéralités de ceux qui t'aiment. Scientia assure un morceau de pain à ceux qui lui consacrent leur temps et leurs peines ; comme le monde ne peut pas se passer de ses services, elle a le bon esprit de les faire payer. Si elle n'enrichit pas toujours ses adeptes, il est rare qu'elle les laisse mourir sur le grabat de la misère. On ne peut pas en dire autant de toi, belle Poesis; tes favoris les plus illustres, depuis Homère jusqu'à Dante Alighieri, ont souvent gémi dans les angoisses de l'infortune. Ce n'est pas que je t'en fasse un crime ; la faute en est aux hommes, qui préfèrent aux jouissances délicates que tu leur offres, les plaisirs grossiers des sens. Il n'y a jamais qu'un très petit nombre capable de t'apprécier. La société en général te considère comme une personne dont elle peut se passer, sans le moindre préjudice ; elle t'abandonne au groupe de ces penseurs, qu'elle nomme dédaigneusement la pléiade des chercheurs d'idéal.

J'ai du plaisir à te revoir, ô Poesis, moi qui ai voué ma vie à Scientia. Puisque mon humble réduit ne t'offusque pas, reviens-y quelquefois ; tu me parleras, avec cette puissance et cette splendeur de langage qui n'appartiennent qu'à toi, des nouvelles découvertes qui ont élargi indéfiniment le ciel, et fait surgir à nos yeux émerveillés des multitudes d'astres inconnus à nos ancêtres. Nous suivrons ensemble la route tracée par de hardis navigateurs ; nous aborderons à ces continents et à ces îles si longtemps cachés dans la solitude lointaine des mers ; nous verrons d'autres races humaines, d'autres flores et d'autres faunes. Tu m'ouvriras des perspectives qui don-

neront à mon esprit une vigueur nouvelle ; tu me feras saisir, j'en ai le pressentiment, les éternelles harmonies qui relient notre terre--tant de fois calomniée par l'ignorance et maudite par la superstition—aux constellations innombrables qu'un mouvement uniforme transporte dans l'espace sans bornes.

POESIS.—Oui, je reviendrai ; j'userai largement en ta faveur de mon pouvoir de faire oublier tout ce qui est laid ou mauvais. Je chasserai bien loin, hors de ta vue, la fausse amitié, l'amour éteint plus froid que la mort, la hideuse ingratitude dont les griffes ont laissé sur ton cœur des déchirures que le temps n'a pas encore cicatrisées. Je réveillerai en toi les sentiments que je t'inspirais aux jours de l'adolescence, alors que les pures jouissances de l'esprit suffisaient à ton bonheur. Tu n'as pas agi comme tant d'autres, qui, parvenus à l'âge mûr, m'ont reniée dans leur fureur de s'enrichir ; et je te tiendrai compte de ta fidélité, en embellissant le soir de ta vie.

LE RÉVEIL.

PARACELSE.—Un formidable coup de tonnerre m'a réveillé en sursaut ; j'ai cru que la maison et moi nous étions lancés jusque dans les nuages, et que l'air tout autour de nous était en feu.

Voyons, que je me reconnaisse : je suis bien dans mon cabinet d'étude. Voici le verre dans lequel j'ai bu le suc extrait de mes pavots. Je reviens d'un autre monde, où j'ai vu des choses extraordinaires ; j'ai plus vécu, dans ces quelques heures de sommeil, que dans le cours de plusieurs années. Ce sommeil est une sorte d'ivresse, ou plutôt un empoisonnement agréable, qui, répété trop souvent, aboutirait à la folie, même à la mort. Mais quel admirable refuge contre la souffrance ! Les visions

de mon rêve sont là devant moi, comme si je dormais encore ; il faut que je les écrive.

Le terrible coup de tonnerre qui m'a fait bondir hors de mon fauteuil, a instantanément mis fin à l'orage ; j'ai remarqué le même fait plusieurs fois. Mais voici une chose bien étrange : les nuages ne sont que de l'eau vaporisée, et dans cette eau il y a du feu, un feu doué d'une force qui fait fondre les métaux dans le rapide espace d'une détonation. Il y a là un bien beau sujet d'étude pour l'avenir.

Le soleil couchant emplit mon logis d'une lumière pourprée : ne perdons pas de temps ; asseyons-nous, et écrivons tout ce que j'ai vu et entendu en dormant. Qui sait ? un jour peut-être, deux ou trois siècles après ma mort, un chercheur de vieilles curiosités littéraires découvrira-t-il mon manuscrit dans quelque coin poudreux d'une bibliothèque publique. S'il le lit avec plaisir, et que l'envie lui vienne de le faire imprimer, je lui en donne l'autorisation.

Dr. Alfred Mercier.

À MA MIE.

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE SON SERIN.

Pippo vient de quitter la vie,
Pauvre Pippo que j'aimais tant!
Avec moi pleure-le, ma mie.—

C'est fini jamais son doux chant
Ne charmera plus notre oreille.
Au point du jour quand je sommeille
Je n'aurai plus son gai refrain
Pour me dire que c'est l'aurore
Et que la nature se dore
Des premiers rayons du matin.

Si les bons soins, si la tendresse,
Pouvaient te rendre à ta maîtresse,
Pauvre Pippo, tu le sais bien,
Ta cage ne serait pas vide.—
Oh, non! jamais ce sol humide
Où maintenant tu n'es plus rien
N'aurait souillé ton beau plumage.

Mais que faire ? c'est le destin :
Beaucoup s'en vont dont le passage
Sur terre fut d'un seul matin.
Je rends donc Pippo, sans murmure,
A Celui qui, dans sa bonté,
Ainsi que tout dans la nature
Pour un jour nous l'avait prêté.

Je ne puis voir sa cage vide
Qui semble aussi pleurer son sort,
Je ne puis penser à sa mort,
Sans que mon œil devienne humide.
Car j'aimais bien le bel oiseau,
C'était mon compagnon fidèle.
Nous causions, il battait de l'aile,
Se balançait sur son cerceau,
En gazouillant son doux ramage.
C'était, en son charmant langage,
Me dire combien, en retour,
Pour moi son cœur avait d'amour.

Maintenant plus d'oiseau fidèle
Dont la joyeuse ritournelle
Me réveille chaque matin.
Là bas près d'un jasmin que j'aime
Et dont j'aurai bien soin moi-même,
Pippo repose en mon jardin.

E. Grima.